



GROUPE DE JAPONAISES CHEZ ELLES

Il est beaucoup parlé du Japon, en bien et en mal, sérieusement et humoristiquement. Que n'a-t-on pas dit des soeurs de Mme Chrysanthème? La photographie que nous publions ici représente quelques mousmés s'amusant chez elles. Nos lecteurs reconnaitront sans peine la couleur locale de l'Orient et aussi: que les mousmés sont réellement bien gentilles dans le costume national du Nippon.

des un peu plus sombres, comme en fait le mica rassemblé dans les rigoles des plages...

Bientôt, les nuages qui tendaient le ciel se dédoublèrent en deux couches, dont la plus haute était couleur de cendre, et la plus basse très blanche, très légère, comme un filet de mailles capricieuses, fait avec des fils de la Vierge, et qui aurait soutenu l'amas de vapeur grise moutonnant au-dessus. Comment la couche supérieure demeurerait-elle dans l'ombre, et comment le fin tissu de la seconde pouvait-il avoir cette transparence et ces bords de lumière? C'était le secret de la lune qui se levait, invisible pour moi, à l'horizon de la plaine.

Elle avait glissé partout, sans se montrer, sa lumière diffuse et sans ombre, si pauvre que les choses demeuraient encore confondues, les arbres avec les murailles mousseuses des jardins, les toits couverts d'ardoises avec les ceps de vigne grimant au linteau des portes closes. On eût dit seulement que les maisons du faubourg s'étaient rembourrées d'une ouate palpable qui atténuait les angles, s'enlevait en rondeur sur les pignons, et rendait énormes les chats qui posaient, sur les tuiles, leurs pattes prudentes.

Je pensais aux nuits triomphales de l'été, où chaque heure a sa musique, son parfum et sa vie, où l'on se sent toujours voisin du jour qui vient de finir et qui se prolonge par mille bruits, ou de celui qui va naître et qui s'annonce par mille autres. Le silence de celle-ci, depuis des heures, était si funèbre, que j'allais fermer la fenêtre, avec ce petit frisson d'âme qui suit une mauvaise rencontre, lorsque je crus les entendre passer.

Etait-ce bien eux?

Oui, un léger cri très doux, un son d'argent, diminué, comme la lumière, par la grandeur de l'espace, était venu de là-haut. D'autres lui répondaient, tout pareils, comme pour dire:

—Nous suivons, n'ayez pas peur, la bande est au complet.

Et cela paraissait venir tantôt de l'Orient, tantôt de l'Occident, et l'on sentait que c'étaient des voix emportées par des ailes. Elles tournèrent. Un instant après, ce furent des sifflements brefs, haletants, poussés par des poitrines fatiguées, dans la course vertigineuse, en ligne droite.

Puis, j'entendis le ramage confus d'une troupe d'ois sauvages. Puis, des appels plaintifs d'oiseaux plus menus, égarés dans la brume, trompés par les lumières de la ville, et qui se cherchaient en criant. La nuit était pleine d'oiseaux de passage. Ils la parcouraient en tous sens. Et cependant, même dans les clairières du ciel, on n'apercevait pas une ombre et pas un battement de plumes.

Autrefois, j'avais souvent veillé pour les attendre, pour surprendre ce concert nocturne qui vole au-dessus de nous et n'a point d'auditeurs. Il me jetait dans un ravissement. Je tâchais de l'exprimer en vers sur des cahiers d'écolier, heureux, secrètement, de me sentir tout pâle de cette fatigue noble. Et, quand ils commençaient à lancer leurs notes si tristes et si douces, eux, les errants, les voyageurs que j'enviais, je disais au vieux François, qui couchait près de moi:

—Les entends-tu, François?

Il se levait, le brave homme, il entr'ouvrait sa lucarne, et murmurait, comme s'il avait eu peur de les faire se disperser aux quatre vents du ciel:

—Oui, monsieur, je les entends.

—Qu'est-ce que c'est?

—Les premiers, là, qui tournent, ce sont des pluviers dorés.

—Tu crois qu'ils sont dorés, François?

—Monsieur, je reconnais ça "à la siffle", qu'ils ont plus fine que les autres.

—Et ceux qui vont tout droit, François? Tiens, on ne les entend déjà plus!

—M'est avis que ça doit être des canards siffleurs. Ils ont l'habitude de ne pas changer leur

route, ceux-là, ni pour plaines, ni pour montagnes.

—Et les voix qui viennent après, toutes mêlées, est-ce les petits qui suivent leurs pères?

—Non, monsieur. Des bécassines, pour sûr! Ah! les gueuses, comme elles vont!

A présent, je n'ai plus personne auprès de moi qui lise avec tant de certitude dans la nuit. Je n'écris plus de lignes rimées. Je ne pense plus à veiller pour guetter l'heure fugitive où les oiseaux passent, avant le jour. Bien des choses ont changé, au-dessous d'eux: la songerie habituelle de ceux qui les aimaient, les maisons vendues, laissées à d'autres ou détruites, le long faubourg pareil à un chaînon de taupinières sous la lune, et où il y a plus de souffrances, plus de gens qui meurent sans espoir et qui vivent sans amour, la plaine où il y a moins d'arbres, et moins de héronnières sur les bords du fleuve où les nids se cachaient si bien.

Eux, que leur importe; ils suivent la même route, ils s'assemblent aux mêmes époques, ils se reconnaissent aux mêmes chansons courtes, apprises sur les grèves. Et, de même qu'autrefois, leur passage en grandes troupes annonce, de très loin, une saison nouvelle qu'ils sont seuls à reconnaître, avant les merles, avant les fleurs de haies, avant les bourgeons serrés dans leur cotte de résine, seuls, toutefois, avec les amandiers.

En effet, le vent soufflait, toujours froid, toujours dur et aigu. Les nuages couraient en masses lourdes, rapprochées de la terre. La nuit avait repris son immobilité et son silence de mort. Mais, tout à coup, dans un tourbillon d'air, un parfum infiniment léger, un parfum qui ne dura pas, frôla le bord de ma fenêtre. Je compris qu'il y avait au moins une petite branche d'amandier fleurie, tout à la pointe; que Mme Marguerite serait surprise demain matin, et que les oiseaux avaient raison plusieurs semaines avant nous.

RENE BAZIN,